

Mikhaïl Bakhtine et la théorie de l'énoncé

TZVETAN TODOROV
(Paris)

Bakhtine¹ formule sa théorie de l'énoncé à deux reprises: dans des textes de la fin des années vingt, signés par Medvedev et surtout par Volochinov; et dans quelques écrits de la fin des années cinquante, soit trente ans plus tard. Je présenterai ces deux synthèses séparément, bien que la différence entre elles ne soit pas grande (seule varie, en fait, l'insistance sur tel ou tel aspect de l'énoncé).

On trouve les *premières formulations* générales concernant l'énoncé dès *Freudisme* (1927); une page de *La méthode formelle en études littéraires* (1928) évoque ce problème dans le même esprit, c'est-à-dire en insistant sur le caractère social, et non individuel, de l'énoncé, mais en introduisant une nouvelle notion, qui ne sera d'ailleurs pas reprise par la suite: celle de *tactique discursive*.

Dans la communication verbale quotidienne, c'est la tactique discursive qui a une signification particulièrement importante. Son rôle formateur et organisateur est très grand. Elle forme les énoncés quotidiens, déterminant le style et le genre des manifestations verbales. Il faut ici entendre la tactique en un sens large, incluant la politesse comme un seul de ses moments. La tactique peut avoir des directions différentes, en se mouvant en quelque sorte entre deux pôles, le compliment et l'injure. Cette tactique se détermine par l'ensemble de toutes les interrelations sociales des locuteurs, par leur horizon idéologique et enfin par la situation concrète de l'entretien. Quelle

¹ L'étude qui suit est extraite d'un travail en cours, consacré à la présentation systématique des idées de M. M. Bakhtine (1895-1975), savant et penseur soviétique. A côté des livres publiés sous son propre nom, Bakhtine serait l'auteur d'une série de textes signés par P. Medvedev et V. Volochinov. Etant donnée la complexité de la bibliographie bakhtinienne, j'ai choisi un système de références un peu particulier: les textes de Bakhtine ici cités figurent dans une liste qui rétablit l'ordre chronologique d'écriture; le premier chiffre de mes références renvoie au numéro dans cette liste, le second, à la page. Je cite toujours l'édition originale.

qu'en soit la nature particulière, la tactique détermine tous nos énoncés. Il n'y a pas de discours sans conscience tactique (1, 131-2).

C'est dans *Marxisme et philosophie du langage* (1929) qu'un pas important sera franchi et que Bakhtine quittera les affirmations globales pour proposer une description détaillée de l'énoncé; elle occupera le chapitre 3 de la deuxième partie, intitulé «L'interaction verbale».

On se souvient de la critique que faisait Bakhtine de l'école du «subjectivisme individualiste» (Vossler et ses disciples): quoique supérieure à celle de Saussure en ce qu'elle n'ignore pas l'énoncé, elle a néanmoins le tort de le croire individuel.

Quel que soit le moment de l'expression-énoncé qu'on prend, il sera toujours déterminé par les conditions réelles de cette énonciation, avant tout par la situation sociale la plus proche (2, 101).

La communication verbale ne pourra jamais être comprise et expliquée en dehors de ce lien avec la situation concrète (2, 114).

En d'autres termes, la différence entre l'énoncé et la proposition (ou la phrase), unité de la langue, est en ce que le premier est nécessairement produit dans un contexte particulier, lequel est toujours social. Cette socialité a une double origine: premièrement, l'énoncé est adressé à quelqu'un (ce qui veut dire qu'il y a au moins cette micro-société que forment deux personnes, le locuteur et le destinataire); deuxièmement, le locuteur lui-même est toujours déjà un être social. Tels sont les deux premiers éléments du contexte d'énonciation dont nous devons nécessairement tenir compte dans l'interprétation des énoncés.

Observons d'abord le rôle du destinataire. L'énoncé se construit entre deux personnes socialement organisées, et s'il n'y a pas d'interlocuteur réel, on le présuppose en la personne du représentant normal, pour ainsi dire, du groupe social auquel appartient le locuteur. *Le discours est orienté vers l'interlocuteur, orienté vers ce qu'est cet interlocuteur* (2, 101).

A la place de l'interlocuteur individuel, on peut donc imaginer un type de destinataire, autrement dit un certain horizon de la réception; notion que l'on retrouve dans un article publié l'année suivante (1930):

Chaque énoncé, depuis l'énoncé quotidien primitif jusqu'à l'énoncé poétique accompli, inclut inévitablement en lui-même, en tant qu'ingrédient nécessaire, un horizon extraverbal, «sous-entendu». Nous pouvons analyser cet horizon vivant et concret en trois composantes: spatiale, sémantique et de valeurs. C'est l'horizon de valeurs qui assume la fonction la plus importante dans l'organisation de l'oeuvre littéraire et surtout de ses aspects formels (4, 226).

Nous retrouverons plus tard l'insistance que met Bakhtine sur la valeur (quoique les propositions ici formulées ne seront pas reprises).

La socialité du *locuteur* est tout aussi importante, même si elle est moins évidente. Après avoir pris quelques précautions (les actes de phonation et de perception acoustique sont bien individuels mais ils n'ont pas trait à ce qu'il y a d'essentiel dans le langage: le sens; il y a bien une «expérience-je» biologique et individuelle, mais elle nous reste inaccessible, par opposition à l'«expérience-nous»), Bakhtine affirme qu'il n'y a rien d'individuel dans ce qu'exprime un individu.

Il n'existe pas d'expérience en dehors de son incarnation en signes. Dès le départ donc, il ne peut même pas être question d'une différence qualitative principielle entre intérieur et extérieur. (...) Ce n'est pas l'expérience qui organise l'expression, mais, au contraire, l'expression organise l'expérience, lui donne pour la première fois une forme et détermine sa direction (2, 101).
Hors l'expression matérielle, il n'est pas d'expérience. Plus même, l'expression précède l'expérience, elle en est le berceau (4, 229).

Une note accrochée à la dernière phrase assure que cette «affirmation est en fait une conséquence des mots d'Engels», que l'on trouve dans *Ludwig Feuerbach*; on peut voir, peut-être, au-delà, une source plus lointaine et commune, qui est Humboldt (inspirateur du «subjectivisme individualiste»): l'expérience est pré-formée par les possibilités de l'expression. Quoi qu'il en soit des sources, dès l'instant où on a trouvé les traces formatrices de l'expression au sein même de l'exprimable, il n'existe plus de domaine libre de toute socialité (puisque les mots et les autres formes linguistiques n'appartiennent pas à l'individu).

Seul le cri inarticulé de l'animal est réellement organisé à l'intérieur de l'appareil physiologique de l'individu. (...) Mais l'énoncé humain le plus primitif, réalisé par un organisme individuel, est déjà organisé en dehors de celui-ci, dans les conditions inorganiques du milieu social, et cela du point de vue de son contenu, sens et signification (2, 111).

Même les pleurs du nourrisson sont «orientés» vers la mère (2, 104).

Une autre façon de formuler cette constatation serait de dire que tout énoncé peut être considéré comme faisant partie d'un dialogue; on remarquera que ce terme n'a pas encore ici le sens qu'il prendra dans les écrits postérieurs de Bakhtine (dialogue entre discours), mais son sens commun.

L'interaction verbale est la réalité fondamentale du langage. Le dialogue, au sens étroit du mot, n'est bien sûr que l'une des formes, il est vrai la plus importante, de l'interaction verbale. Mais on peut comprendre le dialogue largement, en entendant par là non seulement la communication verbale directe et à haute voix d'une personne à l'autre, mais aussi toute communication verbale, quelle qu'en soit la forme (2, 113).

La première conséquence importante de ce nouveau cadre est la nécessité de distinguer radicalement entre signification dans la langue et signification dans le discours, ou, dans la terminologie que Bakhtine adopte

à l'époque, entre signification et *thème*. Cette distinction n'est pas en elle-même nouvelle; elle le devient cependant par l'importance accrue qu'accorde Bakhtine au thème. En effet, les oppositions alors courantes entre signification usuelle et signification occasionnelle, ou encore entre signification fondamentale et signification marginale, ou entre dénotation et connotation, pèchent toutes en ceci qu'elles donnent un privilège au premier terme; en réalité, la signification discursive, ou thème, n'a rien de marginal.

Le terme de «signification» sera donc ici réservé à la langue; c'est le dictionnaire qui enregistre la signification des mots, dont la première propriété est qu'elle est toujours identique à elle-même (étant purement potentielle), autrement dit qu'elle est, comme les autres éléments de la langue, réitérable.

Par signification, à la différence du thème, nous comprenons tous les moments de l'énoncé qui sont *réitérables* et *identiques à eux-mêmes* lors de toutes les répétitions (2, 120).

En fait, la signification ne signifie rien, mais seulement possède la potentialité, la possibilité de la signification dans un thème concret (2, 122).

Par opposition, le thème —comme l'énoncé tout entier— est unique, non réitérable, puisqu'il résulte de la rencontre de la signification avec un contexte d'énonciation également unique.

Appelons le sens de l'énoncé entier son *thème*. (...) En fait, le thème de l'énoncé est individuel et non réitérable, comme l'est l'énoncé lui-même. Il est l'expression de la situation historique concrète qui a engendré l'énoncé. (...) Il s'ensuit que le thème de l'énoncé est déterminé non seulement par les formes linguistiques qui le composent —mots, formes morphologiques et syntaxiques, sens, intonation— mais aussi par les aspects extraverbaux de la situation. Si nous perdons ces aspects de la situation, nous ne saurons comprendre l'énoncé, tout comme si nous avions perdu ses mots les plus importants (2, 119-120).

Une caractéristique essentielle du thème, et donc de l'énoncé, est qu'il est pourvu de *valeurs* (au sens large du mot). Réciproquement, la signification, et donc la langue, sont étrangères au monde des valeurs (en ce sens du mot):

Seul l'énoncé peut être beau, tout comme seul l'énoncé peut être sincère ou mensonger, courageux ou timide, etc. Toutes ces déterminations ne se rapportent qu'à l'organisation des énoncés et des œuvres, en liaison avec les fonctions qu'ils assument dans l'unité de la vie sociale, et, avant tout, dans l'unité concrète de l'horizon idéologique (1, 117).

L'idée d'une dimension appréciative de l'énoncé sera poussée plus loin dans l'article déjà cité, «Des frontières entre poétique et linguistique».

Bakhtine s'interroge sur les formes que prendra ce jugement de valeur, et il recense d'abord l'usage de moyens non linguistiques.

Acceptons d'appeler toute appréciation incarnée dans le matériau une *expression de valeurs*. C'est le corps humain lui-même qui servira de matière première, originelle de cette expression de valeurs: le *geste* (le mouvement signifiant du corps) et la *voix* (en dehors du langage articulé) (4, 227-8).

A l'intérieur même du langage on distinguera naturellement les moyens phoniques et sémantiques; ceux-ci, fait plus remarquable, sont classés selon la dichotomie, aujourd'hui familière mais à l'époque inédite (quoiqu'on puisse en chercher l'origine chez Kruszewski), entre sélection et combinaison.

Nous devons distinguer deux formes de l'expression de valeurs [dans la création poétique]: 1) phonique et 2) structurale [tektonicheskiju], dont les fonctions se séparent en deux groupes: premièrement, *électives* (sélectives) et, deuxièmement, *compositionnelles* (dispositives).

Les fonctions électives de l'appréciation sociale apparaissent dans le choix du matériel lexical (lexicologie), dans le choix des épithètes, des métaphores et des autres tropes (tout le domaine de la sémantique poétique) et, enfin, dans le choix du thème au sens étroit (le choix du «contenu»). De cette manière, presque toute la stylistique et une partie de la thématique appartiennent au groupe électif.

Les fonctions compositionnelles de l'appréciation déterminent la place hiérarchique de chaque élément verbal dans l'ensemble de l'oeuvre, son niveau, ainsi que la structure de l'ensemble. On rapporte ici tous les problèmes de syntaxe poétique, de composition au sens propre, et, enfin, de *genre* (4, 232).

C'est dans le premier livre signé par Bakhtine lui-même, et consacré à l'oeuvre de Dostoïevski, qu'apparaîtra une autre dimension de l'énoncé, destinée à jouer un rôle de plus en plus grand: tout énoncé se rapporte aussi à des énoncés antérieurs, donnant ainsi lieu à des relations *inter-textuelles* (ou dialogiques). Dans cette première édition du livre, Bakhtine ne se préoccupe pas de théorie générale mais plutôt d'une typologie des énoncés, et se contente d'affirmer:

Aucun membre de la communauté verbale ne trouve jamais des mots neutres de la langue, libres des aspirations et des appréciations d'autrui, inhabités par la voix d'autrui. Non, il reçoit le mot par la voix d'autrui, et ce mot en reste rempli. Il vient dans son contexte à partir d'un autre contexte, pénétré des intentions d'autrui. Sa propre intention trouve un mot déjà habité (3, 270-1; dans la seconde édition du livre, en 1963, les deux occurrences d'«intention» disparaîtront, et seront remplacées par *osmyslenie*, interprétation, et *mysl'*, pensée).

On trouve une paraphrase de ces affirmations et de quelques autres dans l'article cité, signé par Volochinov, avec une variante curieuse: «intonation» apparaît ici à la place d'«intention»:

En réalité, pour le poète le langage est entièrement imprégné par des intonations vivantes, il est entièrement contaminé par des appréciations sociales et par des orientations sociales embryonnaires, et c'est précisément avec elles que, dans le processus de création, on doit lutter; c'est parmi elles précisément qu'on doit choisir telle ou telle forme linguistique, telle ou telle expression.

L'artiste ne reçoit aucun mot sous une forme linguistiquement vierge. Ce mot est déjà fécondé par les situations pratiques et les contextes poétiques dans lesquels il l'a rencontré. (...) C'est pourquoi, l'oeuvre du poète, comme de tout artiste, ne peut accomplir que quelques transvaluations, quelques déplacements d'intonation, perçus par lui-même et par son auditoire sur le fond des anciennes appréciations, des anciennes intonations (4, 231).

Passons maintenant à la *seconde synthèse*, que l'on trouve à la fin des années cinquante, dans les notes publiées après la mort de Bakhtine sous le titre «Le problème du texte» et dans les «Remarques méthodologiques» de la seconde édition du *Dostoïevski*, qui en sont un résumé. Le cadre de référence n'est plus la sociologie, comme trente ans plus tôt, mais la translinguistique, cette nouvelle discipline que veut fonder Bakhtine et qui aurait l'énoncé pour objet. D'emblée, trois facteurs sont indiqués, qui distinguent l'énoncé de la phrase: à la différence de celle-ci, l'énoncé a un locuteur, un objet et il entre en dialogue avec les énoncés produits antérieurement.

L'énoncé se détermine non seulement par son rapport à l'objet et au sujet parlant — l'auteur (et par son rapport à la langue comme système de possibilités potentielles, de données) mais, ce qui est le plus important pour nous, directement aux autres énoncés, dans le cadre d'un certain domaine de communication (6, 144-5).

En simplifiant un peu les choses: les relations purement linguistiques (c'est-à-dire l'objet de la linguistique), ce sont les relations d'un signe à un autre ou à d'autres (c'est-à-dire toutes les relations systématiques ou linéaires entre signes). Les relations des énoncés à la réalité, au sujet réellement parlant et aux autres énoncés réels, relations qui seules rendent les énoncés vrais ou faux, beaux, etc. ne peuvent jamais devenir objet de la linguistique (6, 146).

A côté de la langue, du locuteur, de l'objet et des autres énoncés, il ne faut pas oublier le destinataire.

Le discours (comme en général tout signe) est interindividuel. Tout ce qui est dit, exprimé, se trouve en dehors de l'«âme» du locuteur, n'appartient pas qu'à lui. On ne peut rendre le discours au seul locuteur. L'auteur (le locuteur) a ses droits inaliénables au discours, mais l'auditeur a aussi ses droits, et aussi ceux dont les voix résonnent dans les mots trouvés par l'auteur (puisque'il n'existe pas de mots qui ne soient à personne). Le discours est un drame dont participent trois personnages (ce n'est pas un duo mais un trio). Il se joue en dehors de l'auteur, et il est inadmissible de l'introjeter (introjection) en lui (6, 144).

La signification, propriété de la langue, s'opposera ici au *sens*, terme plus familier qui remplace «thème», et qui relie l'énoncé au monde des valeurs, inconnu de la langue.

Les signes isolés, les systèmes de la langue ou le texte (en tant qu'unité de signes) ne peuvent jamais être vrais, ni mensongers, ni beaux, etc. (6, 146). Seul l'énoncé peut être exact (ou inexact), beau, juste, etc. (6, 145).

On pourrait résumer les observations qui précèdent en reconstituant le *modèle de la communication* selon Bakhtine et en le comparant en même temps au modèle le plus familier pour le lecteur d'aujourd'hui, celui de Jakobson, présenté dans son article «Linguistique et poétique».

	<i>Bakhtine</i>			<i>Jakobson</i>	
	objet			contexte	
locuteur	énoncé	auditeur	destinateur	message	destinataire
	intertexte			contact	
	langue			code	

On relève, à première vue, deux espèces de différences. Jakobson isole comme facteur indépendant, le contact. Celui-ci est absent chez Bakhtine mais on trouve ici le rapport aux autres énoncés (que j'ai désigné par le terme d'«intertexte»), absent chez Jakobson. D'autre part, une série de différences que l'on peut estimer purement terminologiques. Les termes qu'emploie Jakobson sont plus généraux (sémiotiques et non seulement linguistiques) et ils trahissent sa fréquentation des ingénieurs de la communication. «Contexte» et «objet» correspondent tous deux à ce que d'autres théoriciens du langage appellent le «réfèrent».

Mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit que les différences sont plus importantes et que la non-coïncidence terminologique trahit une opposition de fond. Jakobson présente ces notions comme décrivant «les facteurs constitutifs de tout procès linguistique, de tout acte de communication verbale» (JAKOBSON 1963:213). Or pour Bakhtine il y a deux procès radicalement distincts, au point qu'ils rendent nécessaires deux disciplines scientifiques autonomes, la linguistique et la translinguistique. En linguistique, on a au départ les mots et les règles de grammaire; à l'arrivée, les phrases. En translinguistique, on part des phrases et du contexte d'énonciation, et on obtient des énoncés. Une tentative de formuler des propositions concernant «tout procès linguistique», c'est-à-dire de langue aussi bien que de discours, serait vaine, dans la perspective de Bakhtine. Dans le schéma même que j'ai établi ici, le facteur «langue» ne doit pas être mis sur le même plan que les autres.

Il y a plus. Ce n'est pas un hasard si Bakhtine dit «énoncé» plutôt que «message», «langue» plutôt que «code», etc.: c'est qu'en fait il refuse très délibérément le langage des ingénieurs pour parler de la communication verbale. Ce langage risque de nous faire percevoir l'échange linguistique à

l'image de quelque chose comme le travail des télégraphistes: l'un dispose d'un contenu à transmettre, l'encode à l'aide d'une clé et l'envoie par voie des airs; pour peu que le contact soit établi, l'autre décode à l'aide de la même clé, retrouvant ainsi le contenu initial. Une telle image ne correspond pas à la réalité discursive: celle-ci institue l'un par rapport à l'autre locuteur et destinataire, qui n'existent littéralement pas comme tels avant l'énonciation. C'est pourquoi la langue est autre chose qu'un code, et c'est pourquoi aussi il est inconcevable pour Bakhtine d'isoler un facteur «contact» parmi d'autres: l'énoncé tout entier est contact, mais dans un sens plus fort que celui auquel on pense en radiotélégraphie ou en travaux d'électricité.

Il est assez curieux de trouver, dans le livre signé par Medvedev, une page qui critique le modèle jakobsonien du langage trente ans avant qu'il ne soit formulé; mais il est vrai qu'elle est écrite en réponse aux théories des formalistes — dont Jakobson lui-même.

Ce qui est transmis est inséparable des formes, des manières et des conditions concrètes de la transmission. Or les formalistes, dans leur interprétation, présupposent tacitement une communication entièrement prédéterminée et immuable, et une transmission tout aussi immuable.

On pourrait exprimer cela, schématiquement, de la manière suivante: on a deux membres de la société, A (l'auteur) et B (le lecteur); les relations sociales entre eux sont inchangeables et immuables pour l'instant; on a aussi un message tout fait, X, qui doit être simplement remis par A à B. Dans ce message tout fait X on distingue le «qu'est-ce que» («contenu») et le «comment» («forme»), le discours littéraire étant caractérisé par la «visée à l'expression» («comment») [ceci est une citation du premier texte publié de Jakobson] (...)

Le schéma proposé est radicalement faux.

En réalité, les relations entre A et B sont en état de transformation et de formation permanentes, elles continuent à se modifier dans le processus même de la communication.

Il n'y a pas non plus de message tout fait X. Il se forme dans le processus de communication entre A et B.

Ensuite il n'est pas transmis par l'un à l'autre, mais construit entre eux, comme un pont idéologique, il est construit dans le processus de leur interaction (1, 203-4).

On trouve ainsi en 1928 une préfiguration assez précise de ce qu'affirment aujourd'hui, en s'inspirant parfois de Benveniste, certains théoriciens du langage en France (par exemple Oswald Ducrot ou François Flahault).

Si nous passons maintenant du modèle de l'énoncé particulier à l'ensemble des énoncés qui forment la vie verbale d'une communauté, un fait semble être, aux yeux de Bakhtine, plus frappant que tous: c'est l'existence de *types* d'énoncés, ou discours, au nombre assez élevé mais néanmoins limité. Il faut en effet se prémunir contre deux excès: ne reconnaître que la diversité des langues et ignorer celle des énoncés; et imaginer que cette

variété est individuelle et donc illimitée. L'accent est d'ailleurs mis non sur la pluralité mais sur la différence (on n'a pas besoin de concevoir une unité de rang supérieur dont tout les discours seraient les variantes; on va ici à l'encontre de l'idée d'unification). Pour désigner cette diversité irréductible des types discursifs, Bakhtine introduit un néologisme, *raznorechie*, que je traduis (littéralement mais en grec) par *hétérologie*, terme qui vient s'insérer entre deux autres néologismes parallèles, *raznojazychie*, hétéroglossie, ou diversité des langues, et *raznogolosie*, hétérophonie, ou diversité des voix (individuelles).

Chaque énoncé, on se souvient, est orienté vers un horizon social, fait d'éléments sémantiques et évaluatifs; le nombre de ces horizons verbaux et idéologiques est élevé mais non illimité; et, nécessairement, chaque énoncé relève d'un ou de plusieurs des types de discours déterminés par un horizon.

Dans la langue il ne reste aucun mot ni forme neutres, n'appartenant à personne: toute la langue s'avère être pillée, transpercée d'intentions, accentuée. Pour la conscience qui vit dans la langue, celle-ci n'est pas un système abstrait de formes normatives, mais une opinion hétérologique concrète du monde. Chaque mot sent la profession, le genre, le courant, le parti, l'oeuvre particulière, l'homme particulier, la génération, l'âge, le jour et l'heure. Chaque mot sent le contexte et les contextes, dans lesquels il a vécu sa vie sociale intense; tous les mots et toutes les formes sont habités par des intentions. Dans le mot, les harmoniques contextuelles (du genre, du courant, de l'individu) sont inévitables (5, 106).

On voit déjà par les énumérations qui précèdent que la stratification de la langue en discours (au pluriel) ne suit pas une seule dimension. Dans l'examen le plus détaillé qu'il consacre à l'hétérologie (dans «Le discours dans le roman», texte de 1934-5), Bakhtine distingue jusqu'à cinq types de stratification: par genres, professions, couches sociales, âges et régions (dialectes proprement dits). Notons que les classes sociales ne jouent pas un rôle différent des professions ou des classes d'âge: c'est un facteur de diversification parmi d'autres.

L'hétérologie est en quelque sorte naturelle à la société, elle naît spontanément de la diversité sociale. Mais tout comme celle-ci doit être contenue à l'aide de règles imposées par l'état unique, la diversité des discours est combattue par l'aspiration, voulue par le pouvoir, à une langue (ou plutôt parole) commune.

La catégorie de langue commune est l'expression théorique des processus historiques d'unification et de centralisation de la langue, l'expression des forces centripètes du langage. La langue commune n'est pas donnée mais, en fait, toujours ordonnée, et à tout instant de la vie du langage elle s'oppose à l'hétérologie réelle. Mais en même temps elle est parfaitement réelle en tant que force qui surmonte cette hétérologie, qui lui impose certaines limites, qui assure un maximum de compréhension mutuelle et qui se cristallise

dans l'unité réelle quoique relative de la langue parlée (quotidienne) et littéraire, de la «langue correcte» (5, 83-4).

Comme on peut le voir, Bakhtine parle aussi, à propos de la tendance à l'unification, de «force centripète», et de l'hétérologie, de «force centrifuge». Les différents discours eux-mêmes favorisent, pour des raisons variables, l'une ou l'autre force. Le roman, par exemple (ce que Bakhtine appelle ainsi) renforce l'hétérologie, à la différence de la poésie; c'est que l'hétérologie est solidaire de la représentation du langage, trait constitutif du roman.

Alors que les principales espèces des genres poétiques se développent dans le cours des forces centripètes unifiantes et centralisantes de la vie verbale et idéologique, le roman et les genres de la prose littéraire qui se rattachent à lui se sont formés historiquement dans le cours des forces centrifuges décentralisantes (5, 86).

Par conséquent, les périodes d'épanouissement romanesque sont aussi celles d'affaiblissement du pouvoir central. Les embryons de la prose romanesque apparaissent dans le monde hétéroglotte et hétérologique de l'époque hellénistique, dans la Rome impériale, dans le processus de décomposition et décadence du centralisme verbal et idéologique de l'église médiévale. De même à l'époque moderne l'épanouissement du roman est toujours lié à la décomposition des systèmes verbaux et idéologiques stables, au renforcement et à l'intensification en contrepartie de l'hétérologie linguistique aussi bien à l'intérieur du dialecte littéraire qu'en dehors de lui (5, 182).

En revanche, les différentes théories ou philosophie: du langage sont toujours nées, remarque Bakhtine, dans le sillage des mouvements d'unification; c'est ce qui explique par ailleurs leur impuissance devant l'hétérologie. Ainsi par exemple la stylistique face au roman: une discipline «ptoloméenne» ne sait pas rendre compte d'un genre «galiléen».

La stylistique traditionnelle ignore cette sorte de combinaison des langues et des styles en une unité supérieure, elle n'a pas d'approche pour le dialogue social particulier des langues à l'intérieur du roman. C'est pourquoi l'analyse stylistique ne se tourne pas vers le roman pris comme un tout, mais seulement vers tel ou tel de ses plans stylistiques subordonnés. Le spécialiste passe à côté de la particularité fondamentale du genre romanesque, il transforme l'objet de l'étude, et, à la place du style romanesque, analyse en fait quelque chose de tout autre. Il transpose au piano un thème symphonique orchestré (5, 76-7).

Bakhtine énumère plusieurs autres exemples d'impuissance devant l'hétérologie:

La poétique d'Aristote, la poétique d'Augustin, la poétique médiévale religieuse de la langue commune de la vérité, la poétique cartésienne du néoclassicisme, l'universalisme grammatical abstrait de Leibniz (l'idée de la grammaire universelle), l'idéologisme concret de Humboldt —quelles que soient

les nuances qui les séparent— expriment les mêmes forces centripètes de la vie sociolinguistique et idéologique, servent le même objectif de centralisation et d'unification des langues européennes (5, 84).

Le nom qui surprend, dans cette série, est celui de Humboldt, inspirateur lointain de Bakhtine comme on sait, et défenseur de la diversité (*Verschiedenheit*) linguistique. L'explication est, je pense, la suivante: Humboldt ne connaît que deux espèces de diversité, celle des langues et celle des individus (la langue exprime l'esprit national, l'énoncé l'esprit individuel). Entre les deux, il oublie le créneau pourtant essentiel: celui de la diversité sociale. Au delà de l'unicité classique et de l'infini romantique Bakhtine cherche une voie tierce: celle de la typologie.

BIBLIOGRAPHIE

a) ouvrages de (ou attribués à) BAKHTINE

- (1) (P. MEDVEDEV), *Formal'nyj metod v literaturovedenii*. Leningrad 1928.
- (2) (V. VOLOCHINOV), *Marksizm i filosofija jazyka*. Leningrad 1929 (traduction française: *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris 1977).
- (3) *Problemy tvorcestva Dostojevskogo*. Leningrad 1929 (traduction française de la seconde édition: *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Lausanne 1970).
- (4) (V. VOLOCHINOV), «O granizakh poëtiki i lingvistiki». In: *V bor'be za marksizm v literaturnoj nauke*. Leningrad 1930.
- (5) «Slovo v romane», écrit en 1934-5, publié dans (7).
- (6) «Problema teksta», *Voprosy literatury* 10 (1976) (écrit en 1959-61).
- (7) *Voprosy literatury i èstetiki*, Moscou 1975 (traduction française: *Esthétique et théorie du roman*, Paris 1978).

b) autres ouvrages

JAKOBSON, R. (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris.

